



«SI JE NE HURLE PAS DE RIRE, MES ÉLÈVES NE COMPRENNENT PAS QUE JE PLAISANTE»

Le masque bouleverse tous les repères. Comment être vu et entendu des élèves ? Comment lire leurs réactions ? Par quoi remplacer un sourire ? Encore à la joie des retrouvailles, les enseignants cherchent des solutions. Et trouvent des pistes.

Par Marion Rousset





ÉDUCATION

Il est près de 8 heures du matin, jeudi 3 septembre, à Montreuil. Marine Desmortiers descend de son vélo, prend une grande inspiration avant de se couvrir le visage, prête à entrer en scène ainsi parée de l'accessoire fourni par l'Éducation nationale. Un bout de tissu de plus ou de moins, quelle importance ? Un quart d'heure lui aura suffi pour se rendre compte du hic. « C'est très compliqué de faire cours avec un masque quand on enseigne une langue vivante... lâche cette professeure d'anglais. La vue est un appui important sur le plan cognitif. Quand je prononce un mot en anglais, les gamins regardent la forme qui se dessine sur mes lèvres. » Depuis la rentrée, l'impact de cet objet anime les discussions. La voix est-elle suffisante pour se faire comprendre ? Quel rôle joue le visage dans les apprentissages ? Comment créer un climat de confiance quand on ne peut plus compter sur un sourire rassurant ?

« Quand on fait des dictées de syllabes avec les CP ou qu'on leur enseigne de nouveaux mots, on articule outrageusement. Avec un masque, les "consonnes" deviennent les "consoles" et la "marge" devient la "marche" ! » constate Émilie Marie-Leconte. Autre malentendu qui ne facilite pas la prise de contact avec des petits déjà stressés d'entrer à la grande école : « Mes élèves ne sont pas tous aussi détendus qu'ils pourraient l'être. Si je ne hurle pas de rire, ils ne comprennent pas que je plaisante. » Et ce n'est pas qu'une question d'âge. « À la rentrée, j'aime capter l'attention des élèves. Un petit sourire et bingo ! on construit quelque chose. Pour mettre à l'aise les plus vulnérables, je suis obligée cette année de jouer avec les intonations ou de parler avec les mains », raconte Claire Maric, en classe internationale dans un lycée parisien.

Que le visage des collégiens et des lycéens soit dissimulé complique encore la tâche des professeurs. Les expressions faciales délivrent quantité d'informations utiles à ce métier, qui mise sur la relation. « Quand on est prof princi-

pal, on doit développer un lien particulier avec ses élèves, comprendre leur personnalité pour les accompagner dans leur orientation. Du coup, je prête plus attention à des questions de look », pointe Claire Maric. Le visage est aussi très commode pour se faire une idée de l'état d'esprit des élèves. On sait tout de suite s'ils sont stressés, perdus, captivés, lassés... « Le carnet de correspondance, l'emploi du temps, les salles de classe... Pour les sixièmes, tout est nouveau. C'est très perturbant de ne pas réussir à lire leurs réactions ! » raconte Amiel Gérin, à Villeurbanne. « D'habitude, je peux repérer à leur expression ceux qui ne comprennent rien à ce que je raconte, ceux qui se mettent à rêvasser. C'est un levier dont je me sers pour savoir à quel moment je dois capter de nouveau leur attention », abonde Lucie Barrat, professeure d'histoire-géographie dans un collège REP+ à Paris. Pas du genre à baisser les bras, elle a donc prévu d'animer une séance sur « le langage des yeux » !

Une chose est sûre, le masque bouleverse les repères des profs, qui cherchent à tâtons des solutions. A fortiori ceux qui doivent entraîner les élèves au « grand oral du bac ». Une épreuve à fort coefficient destinée à évaluer la capacité des terminales à s'exprimer en public. Exercice d'autant plus redoutable que la prise de parole n'est pas le point fort du système éducatif français. « Peut-on vraiment travailler l'éloquence masqué, alors que la clarté de la diction et la force de conviction font partie des compétences attendues ? » s'inquiète Emmanuelle Richard, professeure de français en BTS dans la Loire. Pour l'heure, elle a retrouvé des élèves sages comme des images. Ça ne va sans doute pas durer. Lucie Barrat, elle, se prépare à devoir redoubler d'efforts pour faire régner l'ordre dans les rangées : « Ceux qui discutent sont plus faciles à repérer quand on voit leurs lèvres bouger ! Aujourd'hui, ils étaient hyper calmes, mais je ne sais pas ce que ça va donner à long terme », confesse-t-elle. Amiel Gérin, quant à lui, est inquiet concernant les apprentissages. « En sixième, je fais toujours des tests en début d'année pour vérifier s'ils ont compris ce qu'est une frise chronologique ou comment fonctionne une carte de géo. Cette année, il y a plein de choses qui n'ont pas été acquises à cause du confinement... »

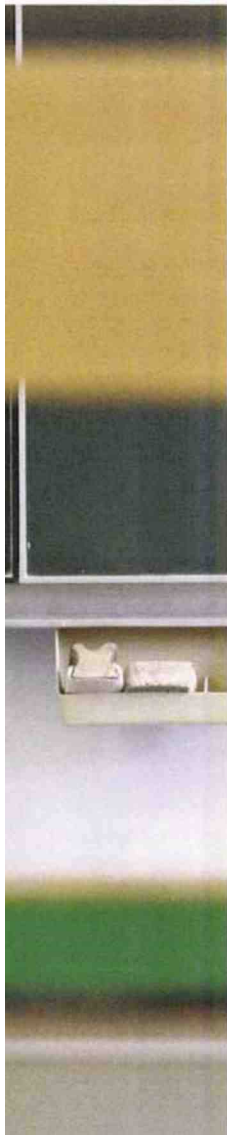
En attendant, les enseignants ne boudent pas leur plaisir. Céline Corsini s'estime beaucoup moins « cadrante » que d'ordinaire : « Ça a débuté bruyamment dans l'euphorie du premier jour. C'était un peu le bazar, mais je les ai laissés exprimer leur joie. » Le moment de rappeler les règles viendra plus tard. Même son de cloche du côté de Claire Maric : « Je suis plus tolérante. Je comprends qu'ils bavardent quand ils circulent dans l'établissement. Certains ne s'étaient pas revus depuis le confinement ! » Dans l'ensemble, priorité est donnée aux retrouvailles. « Le masque n'entame pas le plaisir », confie Émilie Marie-Leconte. Mais quand on livre les enfants à leurs parents, il ne faut pas se tromper ! ●

COURSE DE RATTRAPAGE

La génération Covid a-t-elle le niveau ? « On pourra poser un diagnostic dans les prochaines semaines, mais je commence à entrevoir des difficultés à l'écrit », répond Lucie, professeure d'histoire-géographie. Pour rattraper le temps perdu, la réponse ministérielle tient en deux temps. D'abord des évaluations nationales réalisées depuis le 14 septembre. Ensuite un accompagnement personnalisé des élèves : 1,5 million d'heures supplémentaires non utilisées dans le secondaire viendront renforcer le dispositif « Devoirs faits », trois heures d'étude par semaine pour chaque collégien, quatre heures pour les sixièmes entre septembre et décembre. Jean-Michel Blanquer a par ailleurs annoncé la mise en place de stages gratuits aux vacances de la Toussaint. Mais le choix

de tests standardisés interroge les syndicats. « Dans un contexte aussi particulier, les évaluations nationales vont forcément mettre en difficulté les élèves », s'inquiète Guislaine David, du SNUipp-FSU. Celle-ci aurait souhaité que soient débloqués des moyens plus pérennes pour mener un travail de longue haleine : « Nous avions autrefois un dispositif, "Plus de maîtres que de classes", qui a été abandonné. Les écoles disposaient d'un enseignant supplémentaire pouvant intervenir auprès de petits groupes d'élèves. C'est ce type de mesures dont nous aurions besoin... » Même son de cloche du côté de la FCPE, qui demande « l'embauche de personnel d'encadrement pour permettre la création de classes à effectifs réduits ou encore le suivi pédagogique des enfants en quatorzaine ».

Et si on apprenait à parler avec les yeux... (Ici, dans une classe de Strasbourg, en mai 2020.)



JEAN-FRANÇOIS BADIAS/AP/SIPA